

nifestée de la même façon pour chacun des deux objets. Il y a des tubes (-), et il y a des succès attendus (+).

On peut remarquer que le processus qui consiste à singulariser le rapport entre un objet et ses qualités s'opère au sein d'une circularité des différents éléments les uns par rapport aux autres: à ce niveau l'information n'est pas sélectionnée comme au départ d'un processus logique proprement dit, où sont distingués et classés, dès l'abord et une fois pour toutes, objets et prédicats. Fonctionnent ici comme objets - l'auteur, le livre, le succès; or si un auteur se signale par son livre (les effets liés à sa publication), l'inverse est également le cas. De même, le succès signale un livre, un auteur, ou inversement. Doù une sorte de "transitivité" ou plutôt de contamination: si le rapport de l'auteur au livre n'est pas le même, la qualité du livre est différente, et enfin, son succès. Ou inversement.

2^o - ["Il y a deux Suisses"]

"Quand j'avais 12 ans environ, notre classe est allée en course d'école à Bâle. Au programme: visite du zoo, visite de la ville, visite d'une partie de Hoffmann-La Roche. Dans ma tête tout cela était également suisse. J'étais fier de Hoffmann-La Roche, parce que cela me semblait une réussite très belle de la débrouillardise suisse, de l'esprit d'invention dont notre petit peuple était capable. J'ai eu envie alors de devenir chimiste non seulement parce que j'aimais ça mais aussi parce qu'on nous avait montré de beaux laboratoires clairs, où beaucoup de savants désintéressés inventaient de nouvelles manières, encore plus efficaces, de soulager l'humanité souffrante. J'étais donc fier de Hoffmann-La Roche tout à fait comme j'étais fier des flamants roses du zoo. En un mot, j'étais fier d'être suisse.

Nestlé ajoutait à cette fierté le confort: confort des soirées passées à coller les images NPCK dans les livres du même nom, quiétude des heures passées à découper et à classer les points nécessaires à leur acquisition. Tout cela confirmé par l'emblème si tendre et si touchant de Nestlé - la maman oiseau apportant à manger à ses oisillons - par les formes harmonieuses du centre administratif de Vevey. Tous ces indices renvoyant à des valeurs de beauté calme, d'entraide fraternelle, de sérénité familiale: La Suisse". (VPOD, 14.10.1976).

Dans ce texte, s'opère la construction d'un faisceau de La Suisse, en même temps que se construit une qualité "être Suisse", dont Je peut être le support (ou l'objet), les deux choses restant liées dans la mesure où Je, pour prendre l'"emblème" de Nestlé, est aussi bien -à la fois- la "mère" et l'"oisillon". Nous laisserons pour l'instant de côté le détail de l'opération qui met en rapport plusieurs faisceaux, (nous y reviendrons), pour ne retenir que les points suivants, qui nous paraissent caractéristiques de ce que nous aimerions entendre, intuitivement, sous la notion de faisceau:

- un élément d'identification valorisante, qui dans cet exemple est explicite ("j'étais fier... j'ai eu envie de devenir chimiste, le confort des soirées passées à coller,...") qui formule le caractère interne de la relation et effectue un transfert ou une projection personnal-

sante sur les supports, distincts de Je, des qualités valorisées.

- le rôle de l'"emblème", explicité ici également, où l'objet se reconnaît à son efficacité, sa singularité et sa valeur. La qualité est emblématique, rôle qu'assure, pour Nestlé, son "emblème" -une image de sa fonction providentielle- mais aussi le centre administratif et les vignettes NPCK; rôle qu'assure pour le zoo, les flamants roses et enfin, pour Hoffmann-La Roche, les beaux laboratoires, etc...

Pour résumer ces remarques, on en schématisera l'essentiel sous forme d'un exemple très simple. Soit deux objets, de la mousse d'une part, une émeraude, de l'autre. On peut imaginer un ensemble d'actions dans lesquelles leur discrimination importe, sans qu'il soit nullement question d'un paramètre, ce qui serait le cas en peinture, par exemple, lorsqu'il s'agirait de "rendre" chacun des objets dans sa présence propre. Chacun est, bien sûr, vert (une propriété) -chacun émet aussi sur une longueur d'onde propre (un concept) -; mais le fait est que s'il s'agit de les discriminer en vue d'une représentation imagée possible, l'un est "vert-mousse" et l'autre, "vert-émeraude". C'est-à-dire que, d'un côté, une mousse apparaît, se signale par une certaine qualité de vert, qu'elle "fait exister" en même temps qu'elle est reconnue par là, qui lui sert d'indice: un vert moelleux d'une certaine profondeur humide; de l'autre côté, le mode d'exister du vert de l'émeraude est différent: une certaine transparence cristalline. En fait, il ne s'agit pas de deux espèces de vert -même si, "par ailleurs", il existait deux types de tubes de couleur (le "vert-véronèse" se fabrique, mais c'est aussi ce à quoi on reconnaît qu'un Véronèse n'est pas un Titien); il s'agit de l'apparition discriminante de deux objets différents dans leur totalité qualifiée -dans leur "être-tel"- et d'une qualité qui n'est qu'à chacun d'entre eux, que chacun manifeste, à travers laquelle chacun "est-là", dans son identité et sa singularité. La relation de faisceau est, à ce niveau, plus proche d'un procès dont l'objet serait l'agent, que d'une relation dont les termes sont en extériorité réciproque. Et de ce point de vue les objets sont incommensurables, non substituables, "originaux" et "originels".

Toutefois, et c'est la question que nous aimerions aborder maintenant, ces deux objets "se ressemblent" -ils ont tous les deux un vert. Au point qu'on peut dire:

- a) "l'émeraude et la mousse sont des choses vertes (parmi d'autres)".
- b) "l'émeraude est verte, comme la mousse (elles ont le vert, la couleur verte)".

c) "l'émeraude de la mousse".

En d'autres termes, il faut tenter d'envisager la question du rôle des faisceaux comme matériaux d'élaboration, à partir des données qu'ils fournissent, vers la formation :

a) de concepts

b) de notions (pré/pseudo-concepts)

c) - de démarches analogiques, vers des concepts ou des notions,

- de "métaphores", génératrices de nouveaux faisceaux, c'est-à-dire de nouveaux objets, de nouvelles qualités.

Ces différentes formations supposent, au niveau très général où nous sommes, la mise en rapport d'au moins deux faisceaux.

2.4 "Concept" et "notion"

Comme nous l'avons indiqué au début du chapitre précédent, ces totalités que constituent les faisceaux, et qui se résument généralement sous la forme d'une dénomination d'objet, sont autant de matériaux susceptibles d'entrer dans des constructions de types divers. Comme on l'a vu d'autre part, le concept apparaît comme le dernier niveau d'objectivation des aspects de l'objet, dans la formation du savoir telle que nous l'avons schématiquement représentée. C'est parce que "résultat" que nous allons commencer pour nous limiter à n'en indiquer que quelques traits, notre objet étant ici plutôt une approche des processus d'analogie. Avec ce fil directeur, bachelardien, qu'étant donné un discours où se formule un savoir, "dans cette syntaxe, le substantif est désormais trop mal défini pour régner sur la phrase. Ce n'est plus la chose qui pourra nous instruire directement... Pris dans son rôle physique par exemple, il est plutôt un moyen d'analyse qu'objet pour la connaissance empirique" ["Noumène et méchnophysique" in Etudes. Paris, Vrin, 1970].

Supposons, comme prolongement de l'exemple développé ci-dessus, qu'on ait pu définir le vert comme une longueur d'onde donnée -ou comme un ensemble continu de variations de longueur entre deux limites données-, dans l'ensemble du spectre des couleurs visibles. Supposons de plus qu'étant donné un objet, on sache mesurer effectivement sur quelle longueur il réfléchit de la lumière. On peut alors déterminer d'une part des espèces de vert et, d'autre part, classer dans

ces espèces les objets selon leur longueur d'onde. Mais le faire suppose que des aspects de l'objet puissent être détachés de la totalité formée par "vert-mousse" et de la totalité, irréductible à la première, formée par "vert-émeraude", ainsi autonomisés à partir des faisceaux. On objective les phénomènes scientifiques malgré les caractères des objets communs ... Quand aujourd'hui par récurrence on trouve dans la Bouteille de Leyde les caractéristiques d'un condensateur, on oublie que se fut primitivement une véritable bouteille, un objet de la vie commune... La Bouteille de Leyde n'est pas une bouteille. Elle n'a aucune, absolument aucune, des fonctions de la bouteille... [sa] capacité n'est pas la capacité d'un récipient, elle ne contient pas vraiment de l'électricité en fonction de sa grosseur, on n'en appréciera pas les dimensions en fonction de l'avidité d'un buveur" [Le rationalisme appliqué. Paris, PUF, 1949, p.147-149]. On soulignera qu'il ne s'agit pas d'une abstraction simplement empirique; mais quels que puissent être dans leur complexité les processus d'abstraction constructive qui ont conduit à l'élaboration du concept de longueur d'onde (sa genèse historique), dès qu'il s'agit d'envisager deux objets sous cet aspect, psychologiquement parlant, l'opération effectuée consiste à faire abstraction des totalités primitives, ou, plus exactement, à les dissoudre.

On pourra dans les mêmes conditions sérier, ou hiérarchiser les verts; ou encore les mesurer. L'émeraude sera ainsi sans doute plus "bleue" (une des bornes du spectre), moins "jaune" que la mousse, plus "froide", etc. Les deux objets concernés entrent alors dans un champ: celui de la "couleur", de ses espèces (le "vert"), de ses sous-espèces (des "verts"), avec d'autres objets possibles, mêmes-sous-une-longueur-d'onde-donnée; ou celui d'une relation d'ordre entre des classes de vert. Dans tous les cas, cette démarche suppose qu'on abstrait (détache) des aspects des objets qui vont fonctionner de manière autonome dans d'autres totalités, hors des faisceaux où ils apparaissent - des paramètres dont certaines qualités des objets deviendront des valeurs. Mais ces totalités sont alors dans ce cas des systèmes caractérisés par des liaisons stables, même s'il ne s'agit toujours comme le dit Bachelard que "de groupements d'approximations successives bien ordonnées". Liaisons où d'une part les distinctions intuitives de sens sont remplacées par une analyse de fonctionnements fournissant des définitions

soit opératoires (procédés de construction) soit contextuelles (dans un système consistant); où d'autre part sont définies les conditions d'application du concept - il s'agit "d'incorporer les conditions d'application du concept dans le sens même du concept... un concept est devenu scientifique... lorsqu'il est accompagné d'une technique de réalisation" [La formation de l'esprit scientifique. Paris, Vrin, 1938]. Autrement dit, le passage d'un concept à son extension relève de processus par lequel se construit l'appartenance d'un objet à la classe que le concept détermine, où se teste effectivement cette appartenance: savoir si un concept subsume ou non des objets ne peut être le fait d'un concept quelconque, et son extension ne peut être une collection indéterminée.

On peut revenir en exemple au cadre de la réfutation que Chomsky propose d'une analogie behavioriste et qui lui donne son sens (cf. exemple p.140): dans la situation d'apprentissage classique (de type stimulus/réponse), si on en reste à l'observation empirique des comportements symboliques, rien ne permet d'élaborer -en le détachant- un paramètre permettant de décrire ou a fortiori de mesurer la quantité d'acquisition des formes de comportement symbolique; d'où l'idée* de restituer la différence entre l'animal et l'homme et de permettre des comparaisons significatives. Notion dont le concept de "grammaire" est une première approximation paramétrique.

Mais supposons que cette détermination paramétrique fasse défaut et que, dans notre exemple, une détermination du "vert" dans ces termes ne soit pas le cas, soit par absence d'un savoir physique, soit dans le cas d'un usage naturel de la propriété "être vert". Se trouver dans cette situation signifie qu'on ne dispose d'aucun critère, explicite, stable et objectif par lequel concevoir le "vert" comme une relation, d'équivalence ("être co-vert") ou d'ordre ("être plus ... que.../ou être moins...que"). Pourtant, la mousse et l'émeraude même si elles sont reconnues dans leur originalité par la qualité de "vert" qu'elles supportent, ne s'en "ressemblent" pas moins sous cet aspect: tout se passe comme si elles disposaient d'une "nature" commune, le "vert-en-soi". Tout le problème restera bien sûr de savoir comment on transforme des qualités, équivoques, en une propriété univoque, problème qui est évidemment celui du concept mais qui se pose déjà au niveau de ce qu'on peut appeler des notions, au sens où ni * pour lui d'une "compétence cognitive" qui devrait permettre à la fois...

l'ensemble des caractères définissant le concept n'est fixé, ni le critère décidant de l'appartenance et du nombre des éléments tombant sous lui.

L'essentiel est ici de remarquer qu'à ce niveau, antérieur dans la représentation proposée à celui des concepts (niveau des "propriétés", "distinguées" mais non détachées), on est à mi-chemin entre un faisceau et un champ. En effet, avoir une nature suppose une détermination à la fois extrinsèque -le "vert-en-soi" n'appartient plus ni au faisceau du premier objet ni au faisceau du second -et intrinsèque- la propriété n'est pas détachée de l'objet, elle "émane" en quelque sorte encore de lui: cette nature est en effet ce qui permet de le reconnaître, mais sous l'aspect de la généralité (en tant que généralité s'oppose à singularité, mais une généralité "forte" au sens où elle inclut, de manière indifférenciée, nécessité et universalité à des degrés divers - une valeur "modale").

A ce niveau on oscille de manière instable entre la disparition de l'altérité des objets et de leurs "indices" dans l'identité d'une propriété, distinguée, et l'éclatement de l'identité dans la différence irréductible: deux faces d'un même procès; au nom de La Liberté, on peut écraser les libertés, tout aussi bien que la défense des libertés peut se dissoudre en des "pragmatiques" disjointes.

Le tas de plume a un poids, mais il est "plus léger" qu'un plomb de même poids, parce qu'il s'agit de plumes et que les plumes sont de la nature du léger. Cet exemple soulève une question intéressante quant à ce qui pourrait caractériser une propriété distinguée. En effet, qu'est-ce que le "poids-en-soi", du point de vue de la représentation naturelle qu'on en a? C'est le lourd -d'une chose légère on dira qu'elle ne pèse rien (même si physiquement parlant l'expression est dépourvue de sens), et non pas qu'elle tombe sous un certain rapport, fonctionnel, de la masse et de l'accélération. Ce qui revient à privilégier un des deux faisceaux des objets en cause (celui du plomb), aux dépens de l'autre; autrement dit, la plume ne participe pas au même degré que le plomb à la nature du lourd, au même titre que le plomb (qui s'identifie d'ailleurs par là). Ce qui montre bien le fondement de la différence qui existe entre ordonner les valeurs d'un paramètre, ou ordonner des qualités selon leur participation à une essence dont le critère est une qualité "hypostasiée".

Pour C. Normand, "une métaphore par ses attaches affectives et idéologiques peut-être valorisée induement...et engendrer sur sa base fantasmatique, tout un système cohérent, prendre la place d'une pensée productrice de connaissance" [Métaphore et concept. Paris, P.U.F., 1976, p. 53]. Nous reviendrons tout à l'heure sur la question de la métaphore. L'essentiel est de remarquer qu'une notion peut être préalable à la mise en place d'un concept, génétiquement ou historiquement. Ce qui serait le cas du poids. Mais les notions entrent également dans des organisations discursives qui, même présentées sous l'aspect de la théorie, ont en fait de tout autres fonctions qui jouent précisément sur des éléments de valorisation. Fonction de mise en place des stratégies de pouvoir -comme l'analyse par exemple Foucault à propos de l'utilisation du discours de la biologie dans le discours moderne sur le sexe. On peut voir, dans les deux exemples suivants, s'opérer une abstraction sur deux faisceaux, dans le sens de la formation d'une notion à des fins argumentatives (montrer qu'un système politico-économique est meilleur qu'un autre, dans un cas, introduire une conclusion délibérative au profit d'une initiative xénophobe, dans le second). Notion sur laquelle on théorise, dans le premier texte, après l'avoir nommée; notion qu'on se contente d'utiliser en la "présentant" sous forme d'une succession de propriétés dans le second texte.

1° "Epurex et Matisa, les Vaudois n'ont pas lieu d'être satisfaits ces jours. Epurex a fait carrière... [problème d'Epurex]. C'est pour des motifs bien différents que Matisa... [problème de Matisa]. Il y a loin d'un cas à l'autre. Dans le premier... [responsabilité pénale de la gérance]. Dans le second... [conflit de travail et syndicats]. Mais les deux affaires ont un trait en commun, celui d'être des pannes, ce qui permet de les rapprocher pour les besoins de la démonstration. Quand il se produit des pannes, la tentation est grande de jeter la machine défaillante au rebus et d'en chercher une autre. ... [les illusions utopistes/la honte vite passée des libéraux]. Les affaires Epurex et Matisa donnent l'occasion de rejeter d'un coup l'illusion et la honte, de dire la vérité: aussi longtemps que vivront les hommes, et sous n'importe quel régime, il y aura malhonnêteté, insolvabilité et manque d'emploi... Parmi tous les systèmes imaginables le moins mauvais est celui qui permet de résorber les pannes aux moindres frais, en hommes et en richesse... [démonstration que le régime libéral est celui-là]." (Gazette de Lausanne - "Deux pannes", L. Guisan, 22.3.77).

Après avoir posé l'originalité de deux cas de faillites industrielles, du point de vue du problème qu'ils posent à la conscience des Vaudois, et montré en quoi ils sont différents, on les réduit à une propriété

commune, "être des pannes" dans le système (pannes inévitables, de nature, qu'il s'agit de résorber à moindre frais...etc.). Il est clair que, dans ce contexte, la notion de panne n'est pas un concept. En conséquence, on peut se demander ce qu'opère l'identification (abstraction faite de sa fonction argumentative), c'est-à-dire lequel des deux faisceaux fonctionne comme la norme de l'autre: si c'est le conflit de travail qui est "l'espèce" d'escroquerie, ou à l'inverse, si l'escroquerie est un problème lié au travail? Un indice peut suggérer la première interprétation: la juxtaposition "sous n'importe quel régime il y aura malhonnêteté, insolvabilité, et manque d'emploi", qui sert à formuler la "nature" en cause, mais où le dernier terme (qui ne concerne en réalité qu'un des faisceaux), est "présenté, dans l'empan des deux premiers, comme en continuité avec eux.

*une

2° [... l'effet d'une drogue]

Monsieur le Rédacteur, "La présence de 1.2 millions d'étrangers sur notre sol produit l'effet d'une drogue; elle nous fait oublier les maux qui nous rongent: une industrie hypertrophiée qui, au profit de qui l'on sait, transforme notre pays en une gigantesque usine, le rendant de plus en plus vulnérable; une croissance économique qui a depuis longtemps dépassé nos possibilités réelles; enfin, une dénatalité qui a sans aucun doute atteint la cote d'alarme. Grâce à la drogue, nous connaissons une certaine euphorie, puisque tout semble fonctionner à la perfection, et nous ne nous apercevons pas que nous avons développé le phénomène de la dépendance: nous sommes devenus totalement dépendants de la main-d'oeuvre étrangère. La réaction de tous les milieux intéressés face à l'initiative du 20 octobre en fait foi. Nous constatons aussi qu'on augmente constamment la dose: le nombre des étrangers ne fait que croître. Ce processus conduira inmanquablement à la désintégration de notre personnalité et en définitive à la perte de notre identité.

L'initiative contre l'emprise étrangère est peut-être la dernière chance d'amorcer une guérison. Ce qui est certain, c'est qu'une dépendance aussi totale de la main-d'oeuvre étrangère inspire les plus vives inquiétudes et qu'elle appelle une intervention courageuse."

(Lettre de lecteur à 24 Heures, 28.9.74).

La forme de ce texte est plus proche d'une démarche analogique de type assimilateur (T3) que le précédent, dans la mesure où les propriétés distinguées ne deviennent pas objet d'une théorisation qui viendrait se superposer, relativement autonome, à l'énoncé de la relation entre l'objet et la propriété. Dans ce cas, se trouve énoncée une succession de relations objet-propriété, où, coup par coup selon une alternance quasi-régulière, chaque objet se substitue à l'autre sous la même propriété. Mais sans qu'un nom "résumé" en quelque sorte "faire oublier", "connaître une euphorie", "devenir dépendant", "augmenter la dose" et devienne thème de nouvelles déterminations. Sinon en fin de série, et comme conséquence du processus, la "perte d'identité" (dont une expression plus "technique" qui court dans les discours xénophobes, est l'"Entfremdung": se faire devenir autre, et fonctionne dans certains d'entre eux comme une notion).¹⁾

1) (M. EBEL et P. FIALA: Travaux du Centre de Recherches sémiologiques, en préparation).

Nous reviendrons ci-dessous sur ces phénomènes globalement désignés ici par le terme d'assimilation. Ce qu'il faut retenir de ces deux exemples, c'est d'une part l'élément d'abstraction par rapport à la différence imposée par le jeu de deux faisceaux, et d'autre part, le fait que la notion se comporte, par opposition au concept, un peu comme une "auberge espagnole"; si une compréhension de la notion s'élabore (et cela d'autant plus lorsque le discours prend une forme théorique explicite et cherche à en stabiliser des éléments) cette compréhension n'est pas élaborée en vue d'une décision quant à une extension possible, stabilisable elle aussi.

Toutefois, les deux démarches envisagées, celle qui à partir de faisceaux tend vers le concept et celle qui tend vers la notion, ont ceci de commun qu'elles dépassent l'élément d'intériorité caractérisant la relation de faisceau par rapport à ses termes qu'elles tendent ainsi à dé-qualifier, vers un élément d'extériorité (passage du "substantif" au "prédicatif" et, par là, au jugement), même si cette extériorisation n'est jamais complète dans le cas de la notion, où les éléments valorisés qu'elle transporte avec elle. Quand un objet a une "nature", il a la même nature que d'autres, même si reste indéterminé où, comment, sous quel aspect se révèle cette communauté.

Les opérations qui transforment deux faisceaux en un champ ("flou" pour les notions, déterminé pour les concepts), qu'elles aient pour résultat une classification des objets (être cc-P), une définition d'objet ou une mise en ordre hiérarchique de leurs différences sous un aspect, ont ceci en commun qu'elles sont identifiantes. Avec cette différence, dans le cas de la formation d'un savoir, ^{/que} tout le travail consistera à maîtriser l'identification nécessaire à la mise en place de différenciations systématiques, donc à ne pas se laisser enfermer dans le Même, comme le signalait Bunge (cf. supra, p. 66) à propos de l'analogie et de la part d'identification nécessaire qu'elle introduit. Mais avec ce paradoxe suscité par les démarches identifiantes, qui tient au fait qu'elles commencent par faire éclater, par briser les totalités primitives, par dissoudre le lien d'intériorité unissant l'objet à ses qualités. Or la mise en rapport analogique de deux faisceaux est la première étape de cette opération de dissolution.

2.5 Métaphore - Analogie

Il nous faut maintenant revenir à ce qui sous-tend la production des notions ou des concepts, c'est-à-dire au niveau de la mise en rapport de ces totalités qualifiées que sont les faisceaux, de manière à pouvoir y rapporter les phénomènes analogiques. Cette mise en rapport correspond à ce que nous avons désigné plus haut, sans l'analyser plus avant, du terme d'"assimilation", ou de "métaphore".

Pour Aristote, "la métaphore est le transport à une chose d'un nom qui en désigne une autre, transport du genre à l'espèce, de l'espèce au genre ou d'après le rapport d'analogie" [Poétique, 1457b]. Pour Kant, comme le rappelle Blanché (Op.cit., p. 181 sq.), si "l'induction étend les qualités d'une chose à un plus grand nombre de choses... l'analogie les étend à un plus grand nombre de qualités de la même chose, parce que ces qualités se trouvent réunies dans une autre chose".

Assemblés, ces textes suggèrent deux remarques. Tout d'abord on peut y trouver marquée une opposition entre une considération rhétorique et sémiotique de la métaphore (comme "trope") qu'Aristote classe parmi les phénomènes de polysémie liés au langage, et une conception logique (ou épistémologique) de l'analogie qui classe celle-ci parmi les modes de raisonner, ce qu'on trouve dans le texte de Kant. Or dans la perspective qui nous guide ici, cette opposition tend à se résorber dans la considération d'une production du sens ou des représentations, où les différentes formes de "transport", d'"extension", de glissement ou de superposition du sens, opèrent "dans l'épaisseur propre du langage", où se donne en particulier "à entendre ce qui n'est pas consciemment destiné à l'information" [C. Normand, op.cit., p. 54, 42]. D'un autre côté, on trouve suggéré dans le premier texte, une conception large de la métaphore qui, comme le relève encore C. Normand, englobe "tout processus de substitution et de déplacement" dans lesquels pourraient se trouver réunis aussi bien l'analogie que les emprunts de concepts et les approximations notionnelles (p. 16). Dans le second texte, par contre, c'est le terme d'analogie qui paraît recouvrir ces mêmes phénomènes de déplacement ou de substitution, dont on voit en particulier qu'ils ne s'opèrent pas au niveau de la généralisation notionnelle, mais à celui d'une mise en rapport d'ensembles de qualités, portées par des choses singulières. La question reste alors pour nous de savoir où situer ce qu'on pourra traiter spécifiquement comme "métaphore", dans notre

perspective, par rapport à l'analogie qui est notre objet.

2.51 Processus métaphoriques

Nous restreindrons provisoirement ici l'usage du terme de "métaphore" à un ensemble de démarches mises en mouvement par la mise en rapport d'au moins deux faisceaux. Démarches dont la description reste un problème à élaborer dans la suite que nous envisageons de donner à cette recherche, que nous ne pouvons, ici, que poser. Mais cette mise en rapport présente déjà les deux aspects suivants, que nous postulons. Tout d'abord, elle reste antérieure au moment du jugement qui débute, comme on l'a vu, avec la "distinction" d'une "propriété". Ce moment est caractéristique du fonctionnement des notions et des concepts, compte tenu des distinctions faites plus haut, même si cette mise en rapport lui est également préalable. D'autre part, la métaphore sert de point de départ à ce que nous avons appelé dans la première partie la mise en place d'un "dispositif analogique". En ce sens, ou dynamiquement parlant, la métaphore n'est pas située au même niveau que l'analogie, car cette dernière correspond au développement analytique mettant en jeu des jugements, à commencer par ce que nous avons appelé le "jugement d'analogie". De plus, les variétés de développements analogiques dépendront des fonctions que ceux-ci auront à remplir, dans des interactions psycho-sociales données, fonctions qui peuvent aller du dessin d'une organisation nouvelle de concepts à des conflits argumentatifs et polémiques entre des valorisations..

Dans cette mesure la métaphore, dénivelée par rapport à l'analogie mais entendue au sens large, est douée d'un rôle opérateur qui ne fait d'elle, même envisagée au niveau de ses produits, ni un "effet" rhétorique ni une "copule" logique, mais une articulation, un "relai dans un réseau de relations qui lui préexistent et la "surdéterminent" (Op.cit., p. 138-144), ni vraie ni fausse. Un rôle assimilateur, identificateur qui, envisagé au niveau des mises en rapport de faisceaux (donc au niveau des "qualités") n'a ni commencement ni fin, ne s'"arrête" jamais, à moins de ^{se}ressaisir dans l'abstraction d'une notion ou de la mise en forme d'une comparaison ; mais qui a toujours une "raison d'être", celle que lui confère une orientation donnée de l'activité, adaptée ou non, dès qu'elle tend vers une unification, une extension, une polarisation du champ de ses objets (toute lo-

cale, partielle, provisoire qu'elle soit). De ce point de vue, et à ce niveau, la métaphore est toujours substantielle (cf. supra pp. 66-68).

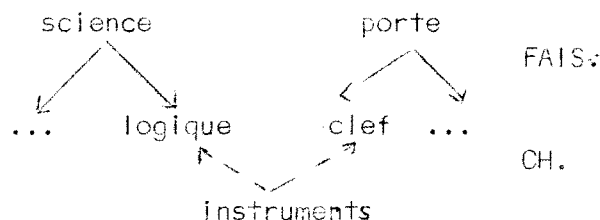
Or, saisi sous ces aspects, le processus métaphorique débute par une irruption de l'Autre dans le Même. On l'a vu, un faisceau est le produit d'une aperception globale liée à une orientation de l'activité et à la mise en perspective partielle et partielle qu'elle opère, et sa stabilité dépend de la résistance au changement que peut opposer la mise en perspective elle-même, ou, au contraire, sa capacité à entrer, niée dans son immédiateté, dans une nouvelle totalité. En effet la mise en rapport de deux faisceaux suppose un changement de perspective. On peut trouver alors les deux situations suivantes. Ou bien, premièrement, on envisage les deux faisceaux d'un point de vue qui opère une décentration par rapport à leur double perspective et on ^{se}trouve par exemple déplacé du côté d'une abstraction possible (ce qu'a montré l'exemple des "Deux pannes", p. 103), dans le rapport externe de laquelle les deux totalités originaires sont supposées persévérer, "en-deça", sans mutation qualitative. Ou bien, deuxièmement, on envisage chacun des deux faisceaux dans la perspective de l'autre, ce qui a pour effet une transformation qualitative de la totalité sur laquelle vient se surimprimer la perspective de l'autre. Ce que montrent les exemples ad hoc suivants:

1^o La logique, comme la clef, sont des instruments permettant d'accéder à ...

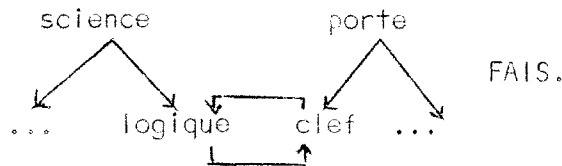
2^o - La logique est la clef des sciences

- La clef est la logique de la porte

Dans le premier exemple, "instrument" détermine un champ où se trouvent, au même titre formel d'exemple, la clef et la logique



Dans le deuxième exemple, un élément d'un faisceau vient se substituer -ou se superposer- à un élément du second faisceau, et le mouvement peut se faire dans les deux sens, sans qu'intervienne un élément d'abstraction qui "distingue" ce au nom de quoi s'opère l'identification.



Mais dans les deux cas, un faisceau est mis en perspective de manière externe à celle qui lui est propre et voit se transformer -jusqu'à les voir se dissoudre dans l'abstraction d'une structure notionnelle -sa totalité et sa stabilité, au profit d'une re-structuration tributaire d'une autre origine. Une restructuration qui peut prendre la forme d'une intégration à un système de notions ou de concepts qui lui pré-existent, mais qui peut également prendre la forme d'une nouvelle mise en faisceau. Ce qu'on tentera de faire voir sur les exemples suivants:

- 1° - "La Nigritelle, ou Goutte de sang, a frappé depuis longtemps l'imagination des poètes campagnards" ("sang un peu noir, tubercules en forme de mains, frappe par son parfum de vanille, tente les cuisinières, les faiseurs de bouquets, ... pour s'en convaincre, il suffit d'en mâcher une feuille...etc.), -Autant d'"emblèmes" dirons-nous, Mais "de là à la classer comme une variété de Cattleya...! Or il suffit de renverser la fleur (en imagination) pour y reconnaître une parente des C.; ses trois sépales, ses deux pétales et son label, tout est de la même couleur, chez nous noirâtre, avec un éclaircissement au centre de la fleur..."
(Le Petit Rameau de Sapin, 3, 1975, p. 40).

Ce texte, dont nous avons résumé le début en reprenant les termes mêmes par lesquels l'auteur énumère les indices constituant les éléments d'une reconnaissance intuitive de la Nigritelle (son faisceau), montre deux choses. Tout d'abord que renverser la fleur (et cette opération peut se faire matériellement) suffit pour qu'on cesse de l'envisager dans la perspective d'une autre totalité, celle d'une autre fleur, qui peut être tout aussi familière, subsistante, dans son faisceau propre. Mais, de plus, cette opération permet également, d'un point de vue cette fois théorique, de lire sur un exemplaire, qui devient alors un cas d'espèce ou un exemple, les caractères classificatoires d'un concept botanique (le terme "Cattleya" nomme un ensemble, dénombrable, de valeurs paramétriques).

Il s'agit là de deux niveaux différents du processus qui va du "reconnaître" au "connaître" -où percevoir des comparaisons à un niveau global, syncrétique, sur des éléments singuliers (dans l'optique ici d'un cueilleur de fleurs dont la "flore" n'a rien d'un arbre de Porphyre) se distingue du travail analytique mis à l'oeuvre dans la comparaison systématique de perceptions. Travail qui s'initie d'ailleurs dans le passage cité, où l'auteur souhaite faire de chaque cueilleur de fleurs un botaniste en herbe.

On peut faire des remarques analogues à partir du texte suivant, bien que la situation soit un peu différente.

2° [... La Terre]

" Le phénomène est dû au frottement des marées. Vue de l'espace, la Terre présenterait deux bourrelets, dont l'un pointerait vers la Lune et l'autre dans la direction exactement opposée. Ces deux protubérances, très faibles en réalité, sont celles des eaux océaniques. Mais la Terre tourne sous ces bourrelets ainsi que le fait la roue d'un char entre ses freins. Et comme les freins, les deux bourrelets ralentissent dans une certaine mesure le mouvement de rotation de notre globe. Cela revient à dire que les marées exercent un frottement..."

ou Ici, la transformation de l'aperception de la Terre, qui est une boule ou une sphère, en un cercle plutôt un disque, ce qu'est la roue - dont on précise encore un aspect (tourner sous ses freins) - donne une représentation globale beaucoup plus floue, beaucoup moins stable que la précédente, à cause de la résistance du premier faisceau, celui de la Terre. En effet, même si bien des mythes s'en sont contentés pendant longtemps (les roues du Ciel), l'état actuel des connaissances intuitives en rendent l'image non-intégrable. D'où, et cette conséquence semble inévitable, l'intervention d'un point de vue plus formel (abstrait), faisant appel soit à des notions ou des connaissances pratiques (une pratique de vélo ou les rudiments de mécanique appliquée, qu'elle entraîne suffit), soit au schéma d'une explication théorique de type physique.

Ainsi si le processus métaphorique débute par la mise en rapport de deux faisceaux et les articulations plus ou moins stables de perspectives que cette mise en rapport suscite, les résultats de cette mise en rapport peut être différent. Dans l'approche grossière que nous faisons ici, nous en retiendrons trois types.

I. Le premier type de résultat est la formation d'une notion ou d'un concept. Nous en avons déjà parlé et nous n'y reviendrons pas ici, sinon pour souligner que cette formation peut supposer des passages analytiques explicitement analogiques. On rencontrerait ici des fonctions de l'analogie. On se contentera de rappeler à titre illustratif, certaines observations faites par Piaget dans La formation du symbole et les commentaires qu'il en donne, sur des fonctionnements qui sont à mi-chemin entre le faisceau et la notion, ou le concept.

Comme on l'observe déjà chez de très jeunes enfants, certains termes "désignent des actions particulières intéressant l'enfant, et relatives à lui: "papa", ce sont les personnes âgées qui allument leur pipe ou tendent les bras comme papa... La généralisation peut donc se faire du point de vue du sujet lui-même; "Papa" désigne tous les hommes éloignés de quinze ou vingt mètres et en train de marcher... Ces mots connotent des schèmes d'actions complexes, soit relatifs au sujet, soit en partie objectivés". (p. 233, nous soulignons).